



Académie des sciences d'outre-mer

Les recensions de l'Académie¹

Utopistes et exilés du Nouveau monde : des Français aux États-Unis, de 1848 à la Commune / Michel Cordillot
éd. Vendémiaire, 2013
cote : 59.315

L'ouvrage de Michel Cordillot, professeur émérite à l'Université Paris VIII et auteur des Aux origines du socialisme moderne : la première Internationale, la Commune de Paris, l'exil : recherches et travaux, est original dans son traitement des utopies icariennes et fouriéristes transplantées aux États-Unis d'Amérique à partir de 1848. Il décrit l'aventure humaine et intellectuelle avec ses espoirs, ses vicissitudes, ses déboires et ses rebondissements ; ce que vécurent les premiers colons suivis par les exilés de la Commune, leur engagement dans la guerre de Sécession aux côtés des états abolitionnistes et leur contribution à la création de l'Association internationale des travailleurs (AIT).

Le Texas fut la terre promise des Icariens. « Allons en Icarie », à la dernière page du Populaire, le 9 mai 1847, annonçait à tous les communistes menés par le Père Cabet, ancien carbonaro, auteur de Voyage en Icarie puis du Vrai christianisme suivant Jésus-Christ, un prochain départ. Le Texas était la destination choisie pour des avantages présumés mais déjà les cartes de base étaient fausses et la réalité démentirait vite les espoirs : voyage épuisant, mise en valeur de 40.000 hectares par de futurs colons inexpérimentés. D'où des abandons. Près de 600 Icariens attendirent vainement Cabet qui ne partit qu'après sa défaite aux élections de 1848. La dissidence créa deux groupes. L'un quitta la Nouvelle-Orléans pour Saint-Louis puis Nauvoo en Illinois. Pendant un demi-siècle, des communautés furent fondées puis abandonnées. Le régime de la loi icarienne et la vie en communauté découragea les membres : « Tempérance, frugalité, simplicité, point de tabac et de liqueurs, point de superflu, point de luxe... ». Certains essaimèrent en Iowa ou entre le Mississippi et le Missouri ; d'autres dénoncèrent la doctrine dans une réunion si violente que, victime d'une attaque, Cabet mourut en 1857. Le Texas ayant été un échec, le dernier carré se replia sur Saint-Louis, les autres associés dans l'Illinois. Mais isolés par leur méconnaissance de l'anglais et soumis à la règle de ne pas communiquer avec les étrangers à leur doctrine, ils étaient réduits à une vie en vase clos, animée de représentations théâtrales en circuit fermé. La nouvelle revue Icarie cessa de paraître en 1860. Certains, près de Saint-Louis, créèrent un nouveau domaine, à Cheltenham, mais furent infestés par le paludisme. Seule la colonie de l'Iowa survivra grâce à la guerre de Sécession par sa fourniture de vivres aux belligérants.



¹ Les recensions de l'Académie de [Académie des sciences d'outre-mer](http://www.academieoutremer.fr) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/). Basé(e) sur une oeuvre à www.academieoutremer.fr.



Académie des sciences d'outre-mer

« Le Texas, eldorado perdu des fouriéristes » : ce chapitre montre que ce fut une destination décidément de rêve : emmenés par leur chef, Victor Considérant, plusieurs centaines de colons, de 1854 à 1859, s'installèrent là où s'étend à présent la métropole de Dallas. Dans cet espace appelé Réunion, ils mirent en pratique les idées du philosophe Charles Fourier. Après la révolution de 1848 et l'avènement de Louis-Napoléon Bonaparte, l'opposition grandissante des fouriéristes au régime et en particulier à l'expédition italienne, entraîna leur proscription et un exil qui dura une vingtaine d'années. Ils furent fascinés par les États-Unis et ses perspectives d'un « Eden sauvage ». Victor Considérant publia en Belgique, Au Texas, rapport à mes amis qui rencontra un succès considérable. Mais il fallut compter avec la désorientation des exilés : climat aux écarts excessifs, pertes de récoltes, inexpérience en matière agricole, isolement social, absence de débouchés pour les produits agricoles, facultés artisanales ou professionnelles des exilés inexploitées faute d'opportunités. En 1856 la société Réunion était en déficit. Considérant se retira à San Antonio, quittant Dallas qui n'était alors qu'un village. La guerre de Sécession aggrava la crise. D'aucuns rentrèrent en Europe, d'autres s'intégrèrent à la société américaine. Fin de l'espoir « d'aller semer la liberté, la science et l'amour dans la terre immaculée du Texas » dicit Jonathan Beecher dans sa biographie de Considérant en 2012.

« En quête d'une république universelle ». Bien qu'il n'y eut pas de distinction entre réfugiés politiques et immigrants, l'auteur a dressé un bilan de la situation : entre 1851 et 1860, le nombre des Français était estimé à 76.358 tandis que les exilés « utopistes » ne représentaient que 850 personnes, regroupées en communautés à la Nouvelle-Orléans et à New York. Ils y fondèrent des journaux : Le Républicain, l'Echo français, Le Messager Franco-américain, de 1853 à 1859 et la Société de la République universelle ou SRU. En février 1854, à New York fut célébré l'anniversaire de la révolution de 1848. San Francisco suivit avec la création d'un journal, Le Californien puis vinrent La Revue de l'Ouest et L'Abeille à la Nouvelle-Orléans tandis que les exilés prenaient parti pour les états du Nord dans leur lutte contre l'esclavage.

Le chapitre « De l'Alliance des peuples » s'ouvre sur l'évolution des caractéristiques de l'immigration politique aux États-Unis et se poursuit par le retentissement de la publication de la brochure abolitionniste Considérations sur l'esclavage de Bacarisse, qui entraîna des engagements aux côtés des Nordistes (Garde Lafayette de New York) ou en apportant une aide financière à la cause. À la fin du conflit, certains, comme le colonel Gustave Cluseret, prirent la nationalité américaine. Mais il y eut aussi des « Résurgences militantes », souligne M. Cordillot, de 1868 à 1874 avec une forte mobilisation des exilés français, contribuant à la fondation de l'Association internationale des travailleurs tandis que de 1861 à 1870, 37.740 Français furent enregistrés par les autorités américaines. Les communautés urbaines des Français fondèrent aussi l'Union républicaine de langue française (URLF) dont les mots d'ordre venaient pourtant de Londres. Parmi les fondateurs, on relève le contingent des Anciens combattants de l'Armée du Nord, contre le Sud, « esclavagiste et conservateur », la section francophone Camp Frémont et des anciens combattants unionistes. Cette Union républicaine partit de Saint-Louis pour gagner d'autres villes en particulier New York, forte de ses milliers de Français et de quarante éminents républicains, puis gagna Boston, Chicago et le Missouri. Dans le Kansas, le frère de Pierre Leroux, Jules, fonda la colonie républicaine de Humanity City. En 1889, c'est à New York que se publia le Bulletin de l'Union républicaine. Le vingt-deuxième anniversaire de la Révolution de février 1848 fut célébré, avec pompe, dans les principales villes américaines.



Académie des sciences d'outre-mer

Les adhésions se multiplièrent avec le soutien de Garibaldi, de Jules Ferry, Raspail ou Victor Hugo. Mais il n'y eut pas de ligne politique bien définie. « La lutte entre les despotismes et la liberté touchait à sa fin ». De plus le socialisme n'était plus celui de 1848. « Une quatrième révolution était désormais nécessaire pour faire suite aux révolutions religieuse, politique et économique déjà menées à bien » selon Claude Pelletier. Les idées de Proudhon et de Pierre Leroux s'affichent sur la bannière de l'Union mondiale du travail et c'est un autre épisode qui s'ouvre avec la création à New York, le 8 Juin 1870 de la première section américaine francophone de l'AIT (Association internationale du travail). Les deux sections de l'URLF, à l'appel du général Cluseret, décident de se rattacher à la Fédération française de l'Internationale.

« C'est la Commune qui va constituer pour les francophones et les internationaux américains à la fois un symbole et une grande cause autour de laquelle se mobiliser ». Après la proclamation de la République en 1870, des sympathisants s'étaient réunis pour envoyer des armes par des navires : le *City of London* et le vapeur *La Fayette* en France. Des enrégimentements de volontaires s'effectuèrent dans différents corps dont l'Armée des Vosges commandée par Garibaldi. Gambetta remercia les Californiens pour leurs dons en argent, plus indispensables encore que les troupes. Parmi les unités américaines, figuraient les Fracs-Tireurs franco-américains, Les Enfants perdus d'Amérique et la Légion américaine. À New York, la nouvelle de l'abandon de l'Alsace-Lorraine souleva la colère et le général Bazaine avait déjà été stigmatisé pour sa trahison. Mais les violences de la Commune provoquant l'indignation et l'opposition des syndicats américains, les divergences de vue se multiplièrent. D'où la cassure alors même que l'AIT s'ouvrait à d'autres minorités comme celle des Irlandais. La Guerre civile en France de Karl Marx se diffusait, avec la poursuite de la mondialisation de la section de l'URLF. L'AIT se voyait ainsi décrite : « enfant né en France et mis en nourrice à Londres ». Elle accueillera les volontaires de retour de France au point que le nombre des sections passera de 6 à 11, en 1871, pour atteindre 47 l'année suivante. Le Bulletin de l'Union républicaine changera de nom pour devenir Le Socialiste.

« De l'arrivée des communards aux derniers à l'inexorable déclin ». Michel Cordillot décrit l'afflux « vingt ans après le proscription du 2 Décembre et l'accueil fait aux États-Unis, d'exilés politiques affichant fièrement leur qualité d'anciens Communards ». Mais « revers de la médaille », l'éloignement progressif des modérés franco-américains furent bouleversés par la tournure des événements et la violence des émeutiers. Anonymes et personnalités comme Eugène Pottier et le docteur Parisel subissaient aussi le choc du dépaysement. Pour échapper à l'isolement, 83% des exilés se regroupèrent au New Jersey et à New York qui devint « le centre nerveux du socialisme » et pas seulement du socialisme francophone, avec un noyau de réfugiés blanquistes. Leur chef de file, Edmond Leveau, resté lui-même à Londres, se faisait l'écho de leur ressentiment : « Je ne puis vivre dans cette succursale du bagne et de toutes les communautés religieuses du monde. Religion, prostitution et vol sont les trois mots qui devraient être inscrits en lettres d'or sur le drapeau étoilé de l'Amérique ». Il y eut une manifestation monstre de 10.000 personnes, le 17 décembre 1871, à New York contre l'exécution de trois communards à Satory. Les Français se sentirent bientôt pris en otages par la crise américaine de l'Internationale et sa sécession. D'où le processus corollaire de désagrégation de l'AIT. La crise économique de 1874, qui entraîna la faillite retentissante du spéculateur Jay Gould, enclencha des mouvements populaires.



Académie des sciences d'outre-mer

Cela n'empêcha pas la perte de vitesse du mouvement blanquiste pourtant très puissant à New York. L'année 1874 vit la fin de la Revue sociale. Ce qui préoccupait désormais les Franco-Américains était l'évolution économique et la sortie de la pauvreté. La majorité des exilés avait compris qu'elle ne retournerait plus en France. « L'inexorable déclin » du mouvement social francophone s'amorça à cette date. Le Bulletin était lui-même en sursis. Pourtant l'évasion de six déportés de Nouméa provoqua un regain d'intérêt à San Francisco en 1874. Mais Henri Rochefort, le fondateur de La Lanterne, pamphlétaire acharné contre Napoléon III, se déroba à ses admirateurs pour donner une conférence à New York sur les conditions terribles du bagne en Nouvelle-Calédonie. Ce qui relança Le Bulletin et amena de nouvelles adhésions et une souscription en faveur des évadés. Puis à partir de 1875, ce fut l'effritement de l'AIT puis de l'URFL. On assista à un regain des communautés utopistes des fouriéristes à la Nouvelle-Orléans, au Texas, au Kansas et dans l'Iowa. Mais la fin du rêve icarien fut provoquée par des zizanies entre les membres de cette société, en 1878, ce qui engendra une « Jeune Icarie ». Cette société joua un rôle dans le développement économique de la Californie grâce à Arnaud Dehay, mais ne résista pas à l'attrait de ses associés pour la modernité. Enfin, l'avènement de la III^e République permit aux incurables nostalgiques le retour en France.

L'auteur de conclure que « c'est dans sa dimension symbolique davantage que dans ses effets immédiats qu'il faut chercher la trace la plus durable de la présence française sur le sol américain d'une petite cohorte d'exilés politiques français ». Elle n'en méritait pas moins d'être mise en valeur ; ce qui fut fait à travers une dizaine de chapitres très riches suivis d'une bibliographie thématique. On peut seulement regretter, à cause de cette floraison de noms de personnages, l'absence d'un index pour faciliter les recherches des lecteurs.

Annie Krieger Krynicki